

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Écrire**

Luc Perrier

---

Volume 13, numéro 1 (73), 1971

Le temps des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30780ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Perrier, L. (1971). Écrire. *Liberté*, 13(1), 37–42.

## ***Ecrire***

Ecrire, se substituer à l'oiseau, c'est-à-dire vivre l'oiseau. Chercher hors de soi d'autres raisons, les principes du soleil, les lumières du bonheur. Assumer la source, transmettre l'arbre. Dire l'homme, l'homme numéroté, catalogué, déphrasé, l'homme qui ravale ses mots, l'homme les joues creuses de trop de misères, de trop d'ignorances, l'homme qui mourra sans nous avoir connus. Ecrire au nom des avoines, des avoines perdues sans notre souci, sans notre main à l'avoine ; au nom de la mer ignorée sans notre approche, sans notre signification ; au nom de la terre, de la terre fermée sans nos interrogations, injustifiable sans notre résonance. Ecrire comme le soleil fonce dans les vitres, nous force la main, le cœur, nous entraîne dans la rue, nous démasque, nous incendie. Ecrire l'objet, la fleur, le temple, la saison ; s'écrire, percer la réalité, ouvrir des éternités. Ecrire c'est trouver l'homme. Ecrire alors que nous sommes tentés de classer, de codifier, de nous encrasser. Ecrire des chemins, des évasions, des rêves ; vivre debout, en feu, dépasser les points. Pour contrecarrer les ordres de ce monde où nous manquons d'oxygène et d'étoiles. Ecrire un autre monde, un lieu d'hommes qui ne s'enferment pas de neuf à cinq, qui ne meurent pas à la pointe des armes, qui ne s'ensardinent plus, qui ne s'embouteillent plus. Ecrire c'est aussi agrandir un pays. Ecrire pour ne pas mourir à l'étouffée. Trop de Miron, de Chartrand, de Lévesque ont pris la parole ici, y ont laissé leur chemise le plus souvent et s'évertuent à nous dégivrer, pour que nous ne vivions pas à l'état de cours d'eau, à l'état de débâcle. Si

cette sève, ce bouillonnement, cette vie circulent dans nos veines, nous détenons l'essentiel, le vent pour prendre la mer.

Ecrire en attendant Dieu. Qui parle encore de Dieu quand il a été dit que Dieu est mort ? Mais lui Dieu, il ne cesse pas pour autant de nous attendre sur un chemin de Damas. Bien des savants aimeraient avoir créé l'univers alors qu'ils savent plutôt comment le défaire, l'anéantir. Comme s'ils ne croyaient qu'en la mort. Ecrire parce que nous sommes le sel de la terre. Ecrire, c'est refouler la mort, perpétuer l'existence, s'affirmer, s'étendre, se propager, s'insurger contre le silence et l'ombre. C'est préférer la lumière, le mouvement au vide, à la stagnation, à la rouille ; vibrer comme l'eau vivifiante . . . comme ces peintures sans commencement ni fin, sans cadre, sans arrêt. Je pense aux personnages de Chagall, partis pour ne plus revenir sur terre, propulsés par je ne sais quelle grâce, hors des crocs de toutes les machines infernales. Je pense à ces enfants qui se paient toutes les folies, toutes les grandeurs alors que des hommes de guerre lancent au-dessus d'eux leurs avions chargés de bombes. Je pense à ceux qui s'empiffrent hamburgers par-dessus hamburgers (hamburgers frais empesés), qui s'enroulent dans la graisse, dans la moutarde, dans le ketchup . . . comme si la mort tardait trop pour eux. Je pense à ceux qui valent des millions et qui souffrent de migraine. Je pense à ceux qui ignorent la fonction de leurs jambes et roulent à du cent à l'heure, n'assistant pas aux manoeuvres du printemps, aux rites des automnes. Je pense à ceux qui vivent sans une rivière, sans un oiseau, sans faiblesse, sans ce matin que la grive nous entraîne hors de nos chiffres, hors de nos heures, hors de la mort.

L'état de débâcle ! Cela ne veut pas dire qu'il faille tout mettre à sac, jamais de la vie, mais bien plutôt qu'il faille mettre la main à la pâte, à l'avoine. Oui je sais, je parle souvent d'avoine. De ma huitième à ma treizième année je passais mes étés sur une ferme de l'un de mes oncles. Quand mon oncle voulait dire que l'année serait bonne, il disait plutôt que ce serait une bonne année d'avoine. Une fois que l'on a participé aux moissons, que l'on a vu des paysans

trimer jusqu'à la tombée du jour, on a le goût de vivre et l'on perd un peu le goût des tables rondes, des engueulades. Il nous faut plus que faire l'indépendance des tables rondes. Il faut sortir de nos tables, quitter nos chaises et porter ce Québec dans notre visage, dans nos mains. Québec c'est nous ou rien du tout.

Et moi qu'ai-je à répondre de ce commentaire ? Je dois répondre puisqu'aujourd'hui l'on me demande des comptes. Ce que je crois. Ce que j'ai fait ou n'ai pas fait. Ce qui me révolte. Ce qui me passionne. Moi l'écrivain de deux maigres plaquettes de poèmes et qui entre déjà dans la quarantaine. Qu'ai-je à dire pour ma défense, pour justifier mes manquements à l'écriture, à la parole ? Je reconnais ma culpabilité. Point d'interrogation. Point de suspension. Je ne sais pas. Je suis comme un enfant sans défense. Ecrire, m'écrire et peut-être ainsi commencer à me racheter. Entre parenthèses, je ne crois pas qu'il y ait d'âge pour des écrits valables, valables c'est-à-dire des écrits qui durent plus que le temps de parution, de lancement. Un écrivain peut aussi bien produire le livre de sa vie à vingt ans comme à soixante ans. Je ne me pose jamais la question d'âge. J'ai toujours toute la vie devant moi. Oui mais l'écrivain n'a-t-il pas des devoirs quotidiens envers la société ? Son premier devoir n'est-il pas d'écrire son temps ? J'y répondrai d'abord en déclarant ce que j'aime, en disant mes amitiés.

J'aime ceux qui ont le sourire aux lèvres comme une marque de beau temps, ceux qui ont les larmes aux yeux comme une espérance. J'aime ceux qui n'ont pas froid aux yeux. J'aime ceux qui se font rouler parce qu'ils ont le cœur trop grand et qui néanmoins débordent toujours d'aventures. J'aime ceux qui ont un bon coup de patin. J'admire ceux qui savent reconnaître. J'aime la compagnie de ceux qui savent quoi faire de leurs dix doigts. J'aime bien le voyageur qui rompt les tranquillités et s'adresse à tous et chacun. J'aime le vieillard qui se tient droit. J'adore les mamans qui poussent leur landau, qui s'en vont, leurs enfants par la main, comme des personnages d'une autre planète. J'adore les enfants qui vous demandent où nous irons en fin de semaine

quand nous leurs posons la question de cinq fois six. J'ai un faible pour les derniers de classe, ceux qui n'arrivent jamais à s'emboîter, qui ne parviennent pas à perdre leurs illusions. Je n'aime pas les parleurs de femmes, les buveurs de bière à n'en plus finir, les collants comme des mouches qui moisissent à vos côtés. Je n'aime pas les éteignoirs. Je n'aime pas ceux qui savent tout. J'aime les visages perplexes, sans fin. J'aime l'épicier qui s'y connaît en fines herbes, le vendeur qui ne refuse jamais un brin de causette. Je déteste comme le vinaigre celui qui ne vous adresse pas la parole parce qu'il gagne dans les cinq chiffres ou occupe un poste d'importance. J'aime le pauvre qui importune, qui demande. J'aime le riche qui n'est pas bourgeois. J'aime perdre une journée. J'aime bêcher la terre, travailler aux arbres. J'aime cuire le pain. J'aime travailler le bois. J'aime rater un autobus pour avoir le plaisir de courir après, pour avoir raison de courir. J'aime enfourcher ma bicyclette à cinq heures du matin et saluer le premier homme de la terre. Je n'aime pas m'asseoir, m'enfermer, m'arrêter. Je n'aime pas écrire et pourtant j'ai mille poèmes à dire. Voilà, je n'aime pas écrire.

Je n'en finirais plus de dire ce que j'aime, ceux que j'aime. J'ai commencé par le plus facile. Mais dire ce qui me révolte, c'est une autre affaire. Tout est cause de révolte dans ce monde qui semble avoir perdu le nord parfois. Ce qui me révolte le plus c'est de voir des gens révoltés contre Dieu, contre l'Eglise, contre l'autorité, contre les bonnes soeurs, contre les parents, contre les enfants, contre les institutions, contre les cadres . . . et qui s'institutionnalisent, qui s'encadrent à leur tour, qui se congrégationnent à cent milles à l'heure, qui s'ensoutanent les premiers, qui font la queue pour voir les mêmes films sans queue ni tête, qui portent toutes la mini-jupe, le mini-pantalon, toutes du même modèle. Nous consommons les mêmes chansons sans corps, sans mots, des musiques plus désagréables que le bruit des casse-noix, nous applaudissons à tour de bras des chanteurs qui ne savent même pas chanter, nous remplissons nos frigidaires d'aliments immangeables et nos poumons d'essence . . . Mais la source, l'origine, la fraîcheur, la jeunesse, la marque

de soleil ! Nous avons faussé l'ordre de la nature au lieu de reconnaître, d'agrandir, d'éclairer ; nous avons pollué la place du rêve, de l'imagination, de l'essor . . . Non ce n'est pas pour aujourd'hui l'imagination au pouvoir.

Coupons court au chapitre des révoltes. Sinon je fausse le jeu, j'empiète sur le domaine de la critique, je m'attarde à juger mes semblables. Je préfère de beaucoup chercher mes croyances, mes horizons. Naturellement c'est facile de croire au fruit que nous tenons dans la main, au vin que nous buvons en prolongeant nos amitiés, au ballon que nous frappons du pied, que nous suivons des yeux, à notre enfant qui bâtit son château près de la maison . . . Mais croire à celui qui est loin, croire en celui qui est différent, croire à ce qui n'est pas dit dans un poème, à ce qui est invisible dans une peinture. Avoir la foi, c'est-à-dire changer les montagnes de place, aplanir les buttes, vaincre sa peur de bête sauvage, opter pour la vérité malgré tous les risques, opter pour la franchise sous peine de perdre un ami, de perdre la face . . . ce n'est pas chose facile. Même si je crois en Dieu, si je ne force pas l'inconnu, si je suis muet au moment de tendre la parole à l'étranger, je suis un menteur. Croire c'est rejoindre l'autre, percer les murs de silence, franchir des étapes d'amitié ; c'est porter l'imagination au pouvoir, l'imagination sans quoi nous trépassons bêtement sans avoir marqué nos lieux de vie. Mais les hommes continuent leurs guerres comme s'ils avaient besoin d'armes pour se défendre. Ils stockent des bombes, ils se droguent, ils portent des masques . . . parce qu'ils ont perdu la foi. Heureusement qu'il y a encore et toujours des enfants perdus dans leur rire, des enfants pour recommencer, pour réinventer les astres, pour faire bon usage de la parole sans fausser les dessins du rêve.

Rêver c'est ajouter, c'est continuer, c'est prolonger : ouvrir des fenêtres, rendre possible l'impossible. Sans le rêve nous sommes condamnés aux choses décrites dans leur platitude, nous sommes prisonniers de nos écrans de télé, prisonniers des machines. Rêver, c'est l'homme qui rue dans les brancards car il n'accepte jamais de se limiter, il ne vit qu'en avançant et pour lui c'est vivre que de se signifier.

Voilà, je n'ai pas fait le tour de toutes mes connaissances, mais en abordant quelques sujets j'ai tenté de m'écrire. Je l'ai dit, je n'aime pas écrire et c'est pourquoi je coupe court à toutes ces explications. C'est comme pour la poésie : le plus grand poème c'est celui que nous portons d'un pays à l'autre, d'un homme à l'autre, que nous reportons de semaine en semaine et que nous ne parvenons jamais à écrire sur un bout de papier. Et nous passons toute une vie à écrire des poèmes dans l'espoir d'atteindre un jour à ce poème unique, inexprimable. C'est comme pour le pain. Un bon jour quelqu'un me demande ma recette de pain. Il faut d'abord choisir des farines, trouver de l'eau de source si possible, se faire la main à pétrir . . . et puis il ne faut pas y penser, il n'y a pas de recette. Un poème c'est comme le pain corsé, il n'y a ni recette, ni explication.

LUC FERRIER